

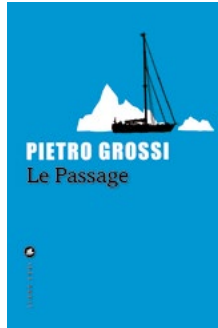


PIETRO GROSSI

Le Passage



LIANA LEVI



Ça y est. À l'instant précis où il reçoit un coup de téléphone de son père, Carlo sait que le moment de vérité est arrivé. Treize ans qu'il se tient loin de lui, de ses grognements, ses débordements, ses accès de colère. Sept ans qu'il tente de se construire une vie normale, avec femme, enfants et travail régulier, loin de la mer et des embarcations sur lesquelles ils naviguaient ensemble. Et voilà que cet appel au secours vient tout chambouler : convoier un bateau du Groenland au Canada, le long du légendaire passage du Nord-Ouest, ne peut se faire qu'à deux... Après un instant de doute, Carlo décide de remonter à bord. Suspendu au-dessus des eaux, enfermé dans le silence des glaces, en lutte contre des dangers imprévus, épuisé par le soleil et le sel marin, il découvre que la plus grande aventure dont un homme puisse rêver n'est pas la découverte des icebergs, des baleines ou des Inuits, mais celle de soi-même.

PIETRO GROSSI, né à Florence en 1978, a été correcteur, traducteur... et skipper. En 2006, il se fait remarquer en publiant *Pugni*, un recueil de nouvelles avec lequel il remporte le prix Chiara et le prix Campiello Europa. Trois romans suivront. En 2012, il embarque comme reporter sur le premier bateau italien à affronter le passage du Nord-Ouest. « Une zone limite du monde qui révèle notre véritable essence », dit-il.

Pietro Grossi

Le passage

*Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer*

Traduit avec le concours
du Centre national du livre



Liana Levi

Tout avait commencé la semaine précédente par une banale sonnerie de téléphone. Assis de travers sur un coin de mon bureau, des dessins à la main, j'essayais d'expliquer à un stagiaire le mécanisme d'une série de lucarnes. Je saisis le combiné et bougeai la main comme si un pivot la traversait.

Comme ça, tu as compris? Ça doit *basculer*.

Carlo, ton père est sur la trois, m'avertit la standardiste.

Mon père?

Oui, ton père.

Je ne peux pas lui parler maintenant, je le rappellerai plus tard.

Il dit que c'est très important.

La main qui tenait les dessins s'effondra sur ma jambe.

Bon, passe-le-moi.

Je posai les feuilles de papier sur la table et, d'un geste, priai Manuel, le stagiaire, de m'excuser.

Allô? ALLÔ? s'exclama mon père.

Je suis là, ne crie pas.

Ah, je pensais que tu avais raccroché. Alors, comment vas-tu?

Papa, je suis occupé. Qu'est-ce que tu veux?

J'ai besoin de toi.

Pour quoi faire?

Pour convoier un bateau au Canada.

Un long soupir s'échappa de mes lèvres. Manuel m'observait. Avec ses cheveux lisses et noirs, qui lui descendaient sous les oreilles, il avait l'air d'un lévrier afghan. J'avais toujours envie de le tondre et de lui dire de se redresser.

Papa, je travaille... Tu estimes que c'est une chose importante ?

Bon sang, il n'y a pas plus important...

Où es-tu ?

Au Groenland, à Upernavik.

Uper-quoi ?

Upernavik. Sur la côte ouest.

Bordel, qu'est-ce que tu fiches au Groenland ?

Je te l'ai dit, je dois convoier un bateau au Canada. Et j'ai besoin de toi.

Je coinçai le combiné entre épaule et cou, puis passai les doigts sur mes yeux.

Papa, je n'y comprends rien. C'est quoi, cette histoire ?

J'écartai légèrement la main pour prier encore une fois Manuel de m'excuser, mais il n'eut aucune réaction.

Ce n'est pas une histoire. Un type me paie pour l'aider à faire le passage du Nord-Ouest. Il a eu un problème et il ne pourra pas me rejoindre à la prochaine étape. Si je n'amène pas le bateau au Canada, je perdrai boulot et argent. J'ai besoin de toi.

Papa, j'ai arrêté de naviguer.

Et alors ? C'était ta vie, ça ne s'oublie pas.

Bah !

Je t'en prie. Si ce bateau n'atteint pas le Canada, je suis dans la panade.

Je ne sais pas. Il faut que je réfléchisse, papa. Quand as-tu besoin d'une réponse ?

Hier.

Dans ce cas, laisse tomber. Je suis en pleine présentation de projet, c'est impossible.

Quand pourrais-tu venir ?

Probablement jamais.

Réfléchis-y, je te demande seulement d'y réfléchir. Je te rappellerai demain.

Il raccrocha. Je restai comme figé sous le regard fixe de Manuel, l'estomac dans un étau.

Ce soir-là je rentrai chez moi encore plus tard que les jours précédents. Peu avant mon départ, nous avions relevé une imperfection dans le projet destiné au concours. Frustrés, nous avons donc plongé dans un de ces tourbillons typiques de la veille du jour J, lorsqu'on est obligés de retoucher un travail tout en sachant qu'on l'accomplirait beaucoup mieux le lendemain matin, l'esprit clair et reposé.

Il était plus de vingt-deux heures quand je glissai la clef dans la serrure. Le déclic gras de la porte d'entrée retentit, évoquant l'ouverture des portes du paradis. Je posai les clés sur le tas de lettres encore cachetées qui recouvraient la table de l'entrée et, après avoir pendu ma veste à la patère, fis craquer mon cou et étirai mes épaules.

Francesca était assise sur le canapé en pyjama, les jambes réunies sous les fesses et la main sur la télécommande. Ses cheveux étaient tirés et maintenus par un crayon. Je me demandais si elle me présentait, à chacun de mes retours, tout ce que j'adorais, dans le seul but de me rappeler ce que je ratais lorsque j'étais au bureau.

Ils dorment ? lui lançai-je après m'être effondré sur le canapé et avoir posé la tête dans son giron. Elle acquiesça et, d'un doigt, lissa un de mes sourcils.

Ils se rappellent encore qu'ils ont un père ?

Elle sourit sans détourner les yeux du téléviseur. Elle suivait une de ces émissions culinaires qu'elle appréciait mais dont elle ne mettait jamais les recettes en pratique. Je le lui avais fait remarquer un soir sur un ton qui hésitait entre la plaisanterie et le sérieux. Elle avait ri et répondu que cela lui venait de son enfance : elle était fascinée par les cuisiniers. Nous gardâmes le silence, elle contemplant l'écran et moi le plafond. Je me disais que je n'aurais jamais voulu quitter cette position.

Ta mère a téléphoné. Elle te prie de la rappeler, quelle que soit l'heure, c'est important.

Sous l'effet du découragement, ma tête roula sur le côté.

Bordel, elle aussi !

J'envisageai de refuser, de me ficher de tout et de tous, de laisser le monde effectuer sa course sans moi, mais la seule pensée de devoir tôt ou tard me justifier me paraissait plus pénible que l'idée de passer ce coup de fil.

Où est le téléphone ?

Francesca tendit la main et agita l'appareil devant mes yeux en le tenant par sa petite antenne de caoutchouc. Je l'attrapai avec un sourire et, tout en composant le numéro, lui demandai si elle préférerait que j'aille dans la pièce d'à côté. Elle fit la moue et haussa les épaules.

Allô ?

Bonsoir, m'man.

Bonsoir, mon chéri. Que fais-tu ?

Je viens de rentrer.

Toujours au travail pour ce concours ?

Yes.

Tu dois être crevé. Quelle heure est-il ?

Il est tard.

Vous en avez encore pour longtemps ?

On dépose le projet demain.

Il était temps.

Maman, tu avais quelque chose à me dire ?

Un moment de silence.

Oui, je faisais mon planning pour les prochaines semaines et je me demandais si vous aviez pris une décision.

Maman, il est dix heures du soir, tu trouves ça important ?

Oui, ça l'est. Et puis comment aurais-je pu savoir que tu rentrerais si tard ? Il faudrait que tu passes un peu plus de temps chez toi.

D'accord.

Et donc ?

Je n'en sais rien, maman. Nous n'en avons pas parlé. Nous avons décidé d'aller deux ou trois jours quelque part, mais nous n'avons rien arrêté. D'ailleurs aujourd'hui...

Quoi ?

Rien, papa m'a passé un coup de fil délirant.

Ah, il t'a donc appelé.

Oui, tu le savais ?

Il m'en a touché deux ou trois mots.

Deux ou trois ?

Davantage.

Alors ?

D'après moi, tu devrais y aller.

Je soupirai et faillis raccrocher sans rien ajouter.

Tu es là ? Allô ?

Oui, je suis là.

Tu as compris ce que j'ai dit ?

Oui, maman, j'ai compris, mais je crois que je n'ai pas envie d'en parler.

Il vaut mieux que nous en parlions justement.

Bordel.

Tu devrais y aller.

Je ne peux pas croire que tu approuves cette connerie.

Ne sois pas grossier.

Maman, s'il te plaît... quel autre nom donner à cette histoire ?

Lui, il a besoin de toi.

Mis à part le fait que les besoins de papa ont de quoi vous laisser songeur, il n'a pas besoin de moi pour faire un déménagement : il a besoin de moi pour convoier un bateau au Canada. Tu réalises ce que cela signifie ?

Autrefois, tu en aurais rêvé.

Ne commence pas. Autrefois, je rêvais de posséder des super pouvoirs et d'arrêter le temps d'un claquement de doigts.

Tu sais ce que je veux dire.

De nouveau je poussai un soupir.

Maman, j'ai arrêté de naviguer. Surtout avec lui.

À l'entendre, la navigation n'a jamais été aussi amusante qu'avec toi.

De belles paroles. Dommage qu'elles ne correspondent pas à la vérité, et surtout que la réciproque n'y corresponde pas non plus.

Vous formiez une belle équipe.

Je ne crois pas, maman. Les belles équipes restent unies. En tout cas, il ne sait même pas ce que le mot équipe signifie. Bordel, ça me fait vraiment chier. C'est incroyable, il arrive encore à t'embobiner. Comment peux-tu continuer à le défendre après tout ce qu'il t'a fait ?

Le récepteur s'enfonça dans le silence. Je crispai mon visage, comme pour me préparer à un coup.

Mon chéri, ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas. Pour l'instant, détends-toi, mets ta pauvre femme au

courant, laisse passer la nuit et demain prends la bonne décision. D'accord?

D'accord.

Bonne nuit, mon chéri, embrasse Francesca de ma part. Je raccrochai et laissai tomber dans un bruit sourd mon bras le long de mon corps. Francesca m'observait avec curiosité.

Ma mère t'embrasse.

Elle ne fit aucun commentaire, se contentant de me scruter. J'aspirai une longue bouffée d'air et la soufflai lentement à travers la mince fente de mes lèvres, au point de les faire presque vibrer.

Papa m'a appelé aujourd'hui au bureau. Il est au Groenland dans un village dont je ne me rappelle même plus le nom. Il a besoin d'un coup de main pour convoier un bateau au Canada. Les gens qui devaient le rejoindre lui ont fait faux bond. Il semble qu'il soit payé et qu'il risque de perdre aussi bien le boulot que l'argent.

Sans un mot, Francesca recommença à jouer avec mon sourcil.

D'après maman, je devrais y aller. Je n'arrive pas à le croire.

Ton concours?

Nous déposons le projet demain. J'ai dit à Kerkko que je prendrais quelques jours ensuite. Je voulais partir avec vous, comme convenu.

Ne t'inquiète pas pour ça.

Non, je ne m'inquiète pas. Je me déssole. Et c'est de tout le reste que je m'inquiète.

Elle garda le silence.

Il est fou, Fra. Il n'est pas normal. En particulier quand il est à bord d'un bateau. Et puis tous les deux en tête à tête là-bas...

Je soupirai une nouvelle fois. Mon regard tomba sur la table basse, devant le canapé, et sur le mobile de Francesca. Je le saisis, fis défiler ses contacts et lui indiquai un numéro.

Ça t'ennuie de lui demander si elle est réveillée ?

Elle prit l'appareil et écrivit un message en se mordant la lèvre inférieure, comme d'habitude, avant de le poser dans son giron. Je patientai, les yeux fixés sur le plafond, tandis qu'elle frisait mon sourcil tout en regardant à la télé un muet émincer des légumes. Enfin, le téléphone vibra.

Oui, elle est réveillée.

Je m'emparai du téléphone fixe et composai un numéro.

Salut.

Salut. Qu'est-ce que tu fais ?

Je lis.

Quoi ?

Qu'est-ce que tu veux ?

C'est quoi, ce bruit ?

Marco.

Bordel, on dirait un tracteur. Comment peux-tu supporter ça ?

Je m'adapte, il est plein aux as.

Je laissai échapper un rire. Tu as déjà parlé à maman ?

Oui.

Tout se sait dans cette famille. Alors ?

Alors quoi ?

Qu'est-ce que tu en penses ?

Tu peux ?

Oui, mais j'aurais aimé partir quelque part avec Francesca et les jumeaux.

Bof, je ne sais pas quoi te dire. À mon avis, tu devrais y aller.

Fait chier... toi aussi. Comment réussit-il toujours à mettre les gens de son côté?

Arrête, tu sais bien que c'est faux. Je lui ai parlé, je crois qu'il a vraiment besoin de toi.

Tu lui as parlé?

Oui, ce soir.

Et qu'est-ce qu'il t'a dit?

Ce qu'il t'a dit à toi, j'imagine. Et de l'aider à te convaincre.

Qu'est-ce que tu lui as répondu?

J'ai ri et je l'ai prié de ne pas m'impliquer là-dedans, faute de quoi je raccrocherais.

C'est pourtant ce que tu fais maintenant.

Je ne fais rien du tout, je te dis juste que je l'ai senti effectivement en difficulté et somme toute assez lucide et raisonnable.

Assailli par un mélange aigre de sentiments de culpabilité, de rage et de désirs réprimés, je fus incapable de répliquer.

Tu ne peux pas aller voir?

Voir quoi?

Ben, comment il va, si vous arrivez de nouveau à vous entendre sur un bateau. Il est comment, ce bateau?

Qu'est-ce que j'en sais? De toute façon, le problème, ce n'est pas le bateau. Tu sais ce que ça signifie de naviguer dans ces mers-là?

Tu as toujours affirmé que c'était un bon capitaine.

Oui, mais là-bas, il y aura de la glace. Et on sera deux... De toute façon, c'est tout le reste qui me terrifie.

Je sais. Mais tu n'as plus vingt ans.

J'observai une pause.

J'ai parlé également à maman.

Alors?

Elle aussi me conseille d'y aller. Je lui ai demandé comment elle pouvait encore le défendre, après tout ce qu'il lui a fait.

C'est pas vrai !

Je te le jure.

Et qu'est-ce qu'elle a répondu ?

Elle a gardé le silence, puis elle m'a dit de ne pas me mêler de ce qui ne me regarde pas.

Bordel.

Je n'arrive même pas à croire que je l'ai dit.

Bon. Alors, qu'est-ce que tu fais ?

Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. J'ai sacrément la trouille. Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

Que veux-tu que je fasse ? Je mène toujours la même vie.

Comment vont tes fauves ?

La journée a été plutôt tranquille : ils ont cassé trois cadres, détruit la poignée du lave-vaisselle et risqué deux fois de se tuer, pas plus.

Je laissai échapper un autre rire.

Bon, embrasse-les de ma part. Je retourne à ma femme, sinon elle finira par me quitter.

Moi, je retourne au tracteur. Tiens-moi au courant.

Je reposai le téléphone sur le canapé et me tournai vers Francesca.

Elle pense que je devrais y aller.

Francesca appuya son coude gauche sur ma poitrine et sa joue sur la main.

Je le pense moi aussi.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Pietro Grossi, 2016

This edition published by arrangement with Grandi & Associati

© 2017, Éditions Liana Levi pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Le Passage* de Pietro Grossi
a été réalisée en mars 2017 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782867469183 – Numéro d'édition : 506)
Web-ISBN : 9782867469206